



LES NOUVEAUX MILITANTS



**Laurent Jeanneau
Sébastien Lernould**

LES NOUVEAUX MILITANTS

{ LES Petits matins }

Photographies : Pierre-Emmanuel Weck
Postface : conversation avec Miguel Benasayag

Design original de la collection : Labomatic, Paris

Couverture : William Hessel

Maquette : Atelier Dazibao, Montels.

Photographies : © Pierre-Emmanuel Weck

© Les petits matins, 2008

146, bd de Charonne

75020 Paris

Site : www.lespetitsmatins.fr

Blog du livre : <http://nouveauxmilitants.net>

ISBN : 978-2-915-87934-6

Diffusion en France : CED

Diffusion en Belgique : Interforum Benelux

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

treize Introduction

vingt-trois Première partie

Déridier l'action collective

Chapitre 1. La désobéissance festive

Parodier le pouvoir

Le grand détournement

Chapitre 2. La désobéissance civile

Transgresser la loi

L'indignation, moteur de l'action

quatre-vingt-treize Deuxième partie

Le coup d'éclat permanent

Chapitre 1. La mode des flash mobs

La politisation d'un procédé anodin

L'art... et la manière de revendiquer

Chap. 2. Dans l'œil du cyclone médiatique

Rois de la com'

Dérapages médiatiques

cent trente-sept Troisième partie

Le Grand Soir rangé au placard

Chapitre 1. D'une génération à l'autre

Une manière différente d'être militant

Militer pour soi

Conflit générationnel

Chapitre 2. Des rebelles décomplexés

Une visée pragmatique

À chaque cause son mouvement

Le militantisme traditionnel brocardé

Chapitre 3. Sus à la hiérarchie

Une organisation informelle

L'âge de la Toile

cent quatre-vingt-dix-sept

deux cent quinze Conclusion

Mais encore ?

Postface

Conversation avec Miguel Benasayag

deux cent trente-neuf Bibliographie

deux cent quarante-trois Panorama des mouvements cités

deux cent cinquante-deux Remerciements

À Martin Balédent

INTRODUCTION

La rumeur enfle à Poitiers. Dans les couloirs de la faculté, dans les rues pavées de la ville historique, au comptoir du *Cliricaum*, un pub irlandais sur la place du marché... Partout, on ne parle que du bruit qui court depuis deux jours. Les manifestants anti-CPE s'apprêtent à brûler des voitures. Le spectre des émeutes de novembre 2005 est dans toutes les têtes. Les médias sont aux aguets, prêts à capter la moindre image de pneu cramé. La police est sur le pont, n'attendant que le début des hostilités pour lâcher ses troupes.

Jeudi 2 mars 2006, vers 17 heures, une dizaine d'étudiants avancent d'un pas décidé vers la préfecture. Leur public les attend depuis quelques minutes. Les manifestants investissent le bassin vide devant le bâtiment public. Près de deux mille personnes entourent la fontaine. Le silence s'installe. Puis des chuchotements parcourent la foule : « Mais que font-ils, où sont les véhicules qu'ils veulent brûler ? » Les voitures, ils les sortent de leurs sacs à dos ! Grandes comme des boîtes à chaussures, elles sont en carton. Un briquet prestement dégainé, et le forfait est commis. Les rires fusent, les caméras s'empressent d'immortaliser ce feu de joie. Baptisées « Sarkozynettes » et « Villepinettes », en hommage à Majorette, la célèbre marque de modèles réduits, les petites voitures se consument en quelques secondes.

Mobilisation contre le CPE

En ce printemps 2006, la France assiste à un sursaut protestataire. La révolte étudiante contre le contrat première embauche (CPE) du gouvernement Villepin bat son plein. Dans les grandes et moyennes villes, les rues se transforment en tribunes. Défilés et banderoles monopolisent l'espace médiatique. Certaines universités sont bloquées, voire occupées. C'est le cas de la Sorbonne, à Paris. Le symbole est fort. La référence aux événements de Mai 68 est évidente. Trop, même. Au-delà des apparences, les manifestations contre le CPE ne se résument pas à un « copier-coller » de l'histoire contestataire. Ici et là émergent des pratiques innovantes. La capitale régionale de Poitou-Charentes en est un bel exemple. « Poitiers réinvente la contestation », titre *Libération* le 10 mars 2006. Deux semaines plus tard, *Le Monde* évoque « le modèle poitevin » sur une double page.

La dérision, l'absence d'affichage des sensibilités politiques et syndicales et un goût prononcé pour les actions coup-de-poing mais pacifiques font la recette de ce fameux « modèle ». Syndicats et partis sont relégués en queue de cortège. Aux actions routinières, les manifestants préfèrent les coups d'éclat festifs et satiriques, à l'image de l'incendie des Sarkozynettes et des Villepinettes. Aux mots d'ordre traditionnels, ils substituent des slogans décalés tels que : « On est très méchants, on mange des enfants. On est très vilains, on mange des doyens. On est immatures, on bloque des voitures. »

« Extraterrestres »

Pour casser l'image patibulaire qui colle au cuir des services d'ordre syndicaux, les étudiants

poitevins affublent de nez rouges les membres de leur service de sécurité. À l'université, le tableau noir qui renseigne les jeunes activistes sur le programme des actions quotidiennes (AG, blocus et autres réunions) est titré « Désordre du jour ». Le mot « leader » ne fait pas partie du vocabulaire ; ici, on parle de « référent », un terme bien plus consensuel. Une tentative de blocage de l'aéroport de Biard échoue ? Il en faut plus pour décourager les militants, qui improvisent une course de chariots sur le tarmac. Ils s'invitent même au casting de la « Star Academy » sur le site du Futuroscope, se présentant comme un *band* anti-CPE. C'est que le mouvement a sa bande-son, une dizaine de reprises gravées sur un CD vendu à mille exemplaires. Ludiques, décalés, voire infantiles, les Poitevins ne s'offusquent pas quand on les traite d'« extraterrestres » à la Coordination nationale de la mobilisation anti-CPE. Pire, ils en rajoutent en défilant dans les rues du centre-ville déguisés en manifestants pro-CPE, avec les costumes-cravates de circonstance. Ce jour-là, le 1^{er} avril, ce sont des « Merde aux jeunes » qui résonnent dans les rues de Poitiers...

Activistes d'un nouveau genre

Les événements qui secouent la France au printemps 2006 ont cette particularité de marier deux traditions militantes. Les défilés syndicaux classiques côtoient des activistes d'un nouveau genre. S'agit-il d'un tournant, d'un passage de témoin ? Peut-être. Car, n'en déplaise aux commentateurs ès résignations, le potentiel rebelle de nos concitoyens a de beaux jours devant lui. Certes, les idéologies n'ont plus la cote. La crise du mouvement syndical,

dont les permanents aux tempes grisonnantes peinent à rajeunir les rangs, incite à la prudence. De même que les déboires des altermondialistes, gaspillant leur salive en querelles internes. Mais une nouvelle génération est là pour prendre la relève. Où se cache-t-elle ? Dans certains cortèges anti-CPE, donc. Mais aussi dans les écoles, les collèges et les lycées, où l'improbable vague de soutien aux élèves étrangers a surpris par son ampleur et son originalité. Dans la rue, où les collectifs de réappropriation de l'espace public se multiplient au niveau local. Sur les bords du canal Saint-Martin, à Paris, où les Enfants de Don Quichotte ont su braquer les projecteurs sur la cause des mal-logés, cinquante-trois ans après l'appel de l'abbé Pierre. Dans les visites collectives d'appartements au prix exorbitant, à Paris, toujours, où le collectif Jeudi-Noir sable le champagne pour étancher sa soif d'insertion et s'opposer à la bulle immobilière. Dans les entreprises, enfin, où les stagiaires ont fait tomber le masque d'une exploitation qui ne disait pas son nom, sous couvert de formation.

Parodique, festif, provocateur, médiatique : le militantisme s'offre une seconde jeunesse. Peut-on pour autant parler de « nouveaux militants » ? En quoi ce réveil contestataire est-il original ? Qu'est-ce qui le distingue des mouvements précédents ?

Conflit générationnel

Le profil de ses acteurs, avant tout. Comme le souligne la politologue Isabelle Sommier¹, il existe une surreprésentation des jeunes, des femmes actives et

des classes moyennes instruites dans les groupes mobilisés. Soit « une photographie en négatif des catégories peu attirées par le syndicalisme ». C'était déjà le cas du mouvement altermondialiste et d'associations comme AC! (Agir contre le chômage !) ou le DAL (Droit au logement). Mais les fondateurs et porte-parole de ces structures avaient presque tous une expérience ancienne de militantisme. Ce n'est pas le cas des mouvements sociaux plus récents. Comme si le militantisme traversait un conflit générationnel et que ses nouveaux acteurs avaient décidé de rompre le cordon ombilical avec les « soixante-huitards ».

Une nouvelle génération, donc, ancrée dans son temps. « Nouveaux précaires, nouveaux militants », tel était le thème d'un débat organisé au Théâtre de verre par Génération précaire, le collectif masqué des stagiaires, à Paris, fin janvier 2006. L'individualisation de la société et le désenchantement politique poussent en effet de plus en plus de personnes à s'engager ponctuellement pour des causes précises et concrètes. On assiste à l'avènement d'un « militantisme zapping », pour reprendre l'expression du sociologue Jacques Ion.

Se faire plaisir

Réinventer l'action collective et redéfinir ses objectifs, tel est bien le credo de ces mouvements sociaux. Comment ? En se faisant plaisir, principalement. Fini la « remise de soi », cette conception du militantisme classique caractérisée par le don de sa personne à son organisation, le dévouement entier à une cause et l'effacement devant le collectif. L'humour est devenu central dans ces nouvelles pratiques contestataires. À la fois pour attirer de nouveaux militants et soigner l'image du mouvement dans l'opinion.

1. Isabelle Sommier, *Le Renouveau des mouvements contestataires à l'heure de la mondialisation*, Flammarion, 2003, p. 22.

Certains en ont même fait leur marque de fabrique. Comme la BAC, la Brigade activiste des clowns.

Au désespoir qui gagne une gauche divisée et fragile, au désarroi qui s'installe dans un mouvement social en mal de victoire, la BAC oppose la pitrerie comme source de renouvellement militant. Et cette tendance dépasse le cadre strictement national. En témoignent les facéties des Yes Men, qui parodient jusqu'à l'absurde les rouages de la mondialisation dans les très officielles conférences internationales. D'une manière générale, les *flashes mobs*, ces attroupements éclairés entre canular et spectacle, sont devenus le mode d'action privilégié des nouveaux mouvements sociaux.

Esprit dadaïste

Ces pratiques ne sont pas inédites. Puisant leurs origines dans les années 1970, elles sont imprégnées de l'esprit dada et situationniste. Ce qui est frappant, c'est la systématisation de ces passages en force spectaculaires. Là encore, il faut y voir un signe des temps. Seules les associations naissantes sont en mesure de généraliser les actions coup-de-poing. Les syndicats ont plutôt tendance à détourner les militants des opérations tumultueuses pour privilégier des modes d'action classiques. De plus, ils peinent à représenter les intérêts des travailleurs précaires. Affaiblis, ils ont déjà du mal à défendre les salariés installés. Les précaires sont donc privés des moyens de pression usuels. À la différence des routiers, ils ne peuvent pas bloquer le pays. Pour exister, reste le coup d'éclat. Sur ce point, les nouveaux militants excellent à tirer à eux la couverture médiatique. Rois de la com', ils connaissent les contraintes journalistiques et savent en jouer.

Ivresse militante

Oui, le militant nouveau est arrivé ! Comme le beaujolais, à chaque cause, il ressort sous des habits neufs une recette éprouvée. À l'image du breuvage, ce militantisme prend des allures de produit marketing. Dans les années 1950, l'idée germe de tout miser sur la communication afin de sauver un vin en perte de vitesse. Dans les années 2000, les militants ont compris qu'ils devaient soigner leur image pour remobiliser leurs troupes. Ne s'agit-il pas finalement de toucher un nouveau « cœur de cible » – les jeunes – en dépoussiérant un concept usé sur les pavés – le militantisme ? Pourquoi, le temps d'une indignation, ne pas céder à l'ivresse contestataire ? Tant que l'alchimie fonctionne, il n'y a pas de raison de modérer sa consommation. Attention, cependant, à la gueule de bois des petits matins.

Car ce renouveau n'est pas sans limites. Spectaculaires, ces mobilisations se voient opposer des déclarations incantatoires, des réponses calibrées médiatiquement mais généralement vides, trop vite ficelées. À trop insister sur la forme, le risque est de négliger le fond. La fête du beaujolais ne peut faire oublier que ce vin n'arrive pas à la cheville des grands crus. Ce n'est pas le packaging qui fait le produit. La surabondance d'emballages révèle les faiblesses d'une marchandise qui ne se suffit pas à elle-même. On communique à outrance pour compenser. Les nouveaux militants sont confrontés à un travers similaire. Ils se contentent souvent de remettre au goût du jour une formule éculée et se félicitent d'avoir rénové la militance par leurs audaces. C'est un peu court.

Bataille chiffrée

Certes, les partis politiques et les syndicats sont en crise. Quant au mouvement social, entre les associations institutionnalisées, tombées dans la cogestion, et celles qui campent sur une posture protestataire, la marge de manœuvre est souvent étroite. À cet égard, le rebond protestataire est salvateur, mais demeure limité. Combien de personnes dénombre-t-on sous la bannière des nouveaux militants ? Difficile à dire. Selon la police, cela ne vole pas très haut. Mille ? Cinq mille ? Dix mille ? Sûrement pas davantage. Selon les organisateurs, on ne se voile pas plus la face. Pour une fois que les deux forces en présence tombent d'accord !

En effet, les activistes d'aujourd'hui reconnaissent volontiers qu'ils n'ont rien à voir avec les mouvements de grande ampleur qui ont secoué le xx^e siècle. Plutôt que de se désoler de cet état de fait, la Brigade activiste des clowns préfère en rire : « Ils étaient dix clowns d'après la police, dix mille policiers d'après les clowns », clamant-ils fièrement dans un communiqué pour annoncer leur participation à une manifestation anti-CPE. Les autres groupes ne cherchent pas plus à soulever les masses. Et pallient ce handicap par une surexposition médiatique dont ils assument les limites, notamment l'aspect éphémère de toute mobilisation rythmée par le crépitement des flashs. Les nouveaux militants ne sont pas dupes. Ils connaissent leurs faiblesses et savent en jouer.

Coup de pied dans la fourmilière

Pas sûr, pour autant, que cela suffise à renouveler le paysage protestataire. Tel est pourtant bien l'enjeu. Pourquoi ? Parce que la sphère militante est

ankylosée. Les membres des partis sont devenus des professionnels de la politique. Ils se côtoient dans une bulle, sans prendre la mesure de la dépolitisation globale de la société. Parce que les syndicalistes apparaissent trop souvent comme des dinosaures, alors même que leur action est de plus en plus nécessaire. Repliés sur leurs bastions, ils peinent à investir de nouveaux champs de lutte. Parce que le mouvement altermondialiste, enfin, s'essouffle dans des débats internes qui n'ont rien à envier aux luttes d'appareils pourtant tant décriées.

Il était temps de donner un coup de pied dans cette fourmilière guettée par la consanguinité. Les nouveaux militants ne s'en privent pas. On pourrait se contenter de ce constat. Se féliciter du fait que les jeunes ne sont pas les opportunistes que l'on décrit trop rapidement. Dire que c'est déjà ça. Que rien n'est perdu... On pourrait aussi demander l'impossible. Espérer que cette dynamique débouche sur quelque chose de pérenne. Qu'elle entraîne dans son sillage syndicats et partis. Qu'elle soit l'électrochoc qui réveille cette part rebelle dont les Français sont si fiers...

Oui, les précaires ont su inventer un nouveau type de contestation, en phase avec une société individualiste. Reste à créer un véritable rapport de force, inscrit dans la durée. Un droit de suite et de veille. Sans quoi les déclinistes désabusés redonneront de la voix, et auront beau jeu de glosser sur ces luttes somme toute... précaires.